Le Foyer des Dames

Le "Cinéma"

Le fabuliste grec Esope, avant d'être affranchi, était esclave au service de Xauthus. Son maître ayant invité des convives, recommanda à Esope d'acheter au marché, ce qu'il y aurait de meilleur.

Esope, n'acheta que des langues et en fit plusieurs plats qu'il accommoda différemment . Les convives s'en dégoûtèrent et s'en plaignirent.

"Eh! s'écria Esope, qu'y a-t-il de meilleur que la langue? C'est le lien de la vie civile, la clé des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle on bâtit les villes, et on les police, on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs qui est de louer les dieux."

—Eh! bien, riposta Xauthus, pour l'embarrasser, demain tu retourneras au marché, mais cette fois, tu achèteras ce qu'il y aura de pire.

Esope n'acheta que des langues. "La langue déclara-t-il est la pire chose qui soit au monde, c'est la mère de tous les débats, la nourrice de tous les procès, la source des divisions et des guerres. Si elle est l'organe de la vérité elle est aussi celui de l'erreur, et qui pis est, de la calomnier.

Par elle, on détruit les villes. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle est l'organe du blasphème et de l'impiété.

Le premier jour, la langue était la meilleure des choses, le lendemain elle était la pire. Chaque fois Esope avait raison. Et comme les langues d'Esope, le cinématographe est la source de tous les biens ou celle de tous les maux, ce qu'il y a de meilleur, ou ce qu'il y a de pire.

Donc, la langue, le cinéma, j'ajouterais la presse ont, tous trois la même propriété, celle d'être un arme à deux tranchants.

Je ne vous parlerai, aujourd'hui que du cinéma, cet instrument qui est moral et n'est pas condamnable si l'on s'en sert pour reproduire les scènes glorieuses de l'histoire d'un peuple, les beaux dévouements de l'amour paternel, ceux de l'amour maternel, l'amour filial ou l'amour de la patrie.

Dans ce cas, cet instrument devient entraînant et utile, il est ce qu'il y a de meilleur.

Le bon théâtre est une oeuvre d'éducation et de moralisation. Et alors même qu'on ne demanderait au théâtre qu'une récréation de l'esprit dans ces scènes qu'on appelle "comédies", celles-là encore sont à accepter de plein coeur... pourvu qu'elles restent dans les limites d'une réserve scrupuleuse.

A Paris une oeuvre catholique a été créée pour donner des représentations récréatives variées et honnêtes, à la différence de ces soi-disant spectacles de famille qui ne sont qu'une école de sottises et de libertinage. On le nomme "Le Bon Théâtre", chaque dimanche et chaque jeudi, c'est-à-dire les jours de congé pour les écoliers, il se donne là, des séances cinématographiques et autres pour distraire sainement les esprits, élever l'âme de cette jeunesse, la fortifier dans le droit chemin et l'instruire. Là on ne joue pas de scènes licencieuses, on ne flatte point les passions et les vices populaires; on les redresse.

Si cet exemple était suivi dans toutes nos villes canadiennes et que les théâtres n'auraient d'autre devise que "Toujours avec art, jamais sans morale", le théâtre deviendrait une oeuvre à favoriser et à applaudir.

Mais le théâtre, tel qu'il se présente actuellement est toujours dangereux, plus souvent immoral que moral, pervertisseur qu'éducateur. C'est la pire des choses.

Sachons nous en éloigner et surtout comprendre toute la valeur de cette vérité, dite par un écrivain moderne: "Il est plus facile de ne pas aller au théâtre, que de ne pas y retourner." Le théâtre est par lui-même le grand fascinateur.

Oh! que Chateaubriand avait raison de dire à Ozanam, jeune encore: "N'allez jamais au théâtre", et Ozanam était fier, heureux de pouvoir dire à ceux qui le pressaient d'assister à une représentation qui attirait tout Paris.

—"Monsieur de Chateaubriand m'a dit qu'il n'était pas bon d'aller au théâtre.

Suivons cet exemple et n'ayons pas peur d'obéir aux autorités religieuses, qui ne cessent de répéter, et en connaissance de cause, que le théâtre, est dangereux.

Soyons fermes et heureuses d'en faire le sacrifice, afin de ne pas être au nombre de celles qui ne vivent que pour s'amuser.

Alexandre Dumas, fils, cet homme de théâtre, dans son discours de la réception de l'Académie dit: "Les jeunes filles, nous ne les convions pas à nos comédies et à nos drames, le théâtre étant la peinture et la satire des moeurs, il ne peut qu'être immoral, les passions et les moeurs moyennes étant toujours immorales elles-mêmes."

Rien à ajouter à cet aveu d'Alexandre Dumas qui nous rend l'immoralité du théâtre bien évidente.

Sachons alors nous mettre en garde, contre cette école du vice.

Ecole des plus habiles à enseigner, le vice au lieu de la vertu.

Donc, elle rabaisse au lieu d'élever.

GRANDE SOEUR.

Le berger et la mer

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrile.
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins,
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau:
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis:
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage;
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircés
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et, comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux;
"Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux,
Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelqu'autre:
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre."
Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer par expérience
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles,
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles;
Fiez-vous-y: les vents et les voleurs viendront.

LA FONTAINE.

LA FONTAINE

Parmi les auteurs classiques, La Fontaine est celui que je préfère et, parmi ses oeuvres, je place en première ligne, "ses Fables" dont Nisard a dit qu'elles sont "le lait de l'enfance, le pain de l'âge mûr et le dernier mets substantiel du vieillard."

Tandis que nos grands poètes, en particulier deux tragiques: Corneille et Racine, ont eu des hauts et des bas, passant leur vie à descendre du trône et à y monter, la gloire de La Fontaine n'a pas connu d'éclipse; il est resté à l'état d'étoile fixe.

Pourquoi cette exception presque unique dans les fastes de notre littérature?... Comment s'expliquer cette attraction exercée sur tous les âges et qui ne subit aucune altération de la part du temps?

C'est que, d'après moi, La Fontaine est le charmeur par excellence, parce que précisément il est simple.

Il nous intéresse, il nous instruit sans prétention.

—"Je chante, dit-il, les héros dont Esope est le père."

Il sème la gaîté dans toutes ses pages. Il a une tendance prononcée à l'esprit gaulois, et on trouve en lui ce quelque chose de vif, de léger, de malicieux, de railleur, que l'on a si bien surnommé "le sel... l'alouette gauloise..."

Le sel?... quelque chose qui pique;—L'alouette?.. quelque chose qui s'élève en chantant dans la lumière.

"A sa simplicité et à son enjouement, il joint le naturel à un degré si éminent qu'on s'étonne, dit Pascal, de trouver en le lisant, non pas un auteur, mais un homme." Le fabuliste se cache et disparaît derrière ses personnages.

C'est dans les champs, dans les forêts, au bord des ruisseaux, dans les vertes prairies ou les bosquets touffus, qu'il trouve les acteurs de ses drames.

Comme l'abeille printanière, il butine sur toutes les fleurs, prenant son bien tour à tour dans les poètes Indiens, dans les conteurs du moyen âge, dans les récits et apologues de tous les pays; et de cet amalgame, il élabore un miel exquis que ne désavoueraient pas les gourmets de l'Attique.

Dans cette comédie à cent actes divers, dont la scène est vaste comme le monde et les acteurs nombreux comme les êtres qui le peuplent, chacun de nous s'y retrouve, avec des traits si nettement accusés qu'il est impossible de nier la ressemblance.

L'homme d'hier et l'homme d'aujourd'hui se reconnaissent à leurs mêmes aspirations ambitieuses, à leurs mêmes tendances égoïstes:—C'est la force primant le droit;—les petits pâtissant des sottises des grands;—la mouche s'immisçant importunément dans les affaires...—le pot de terre volant en éclats sous le choc du pot de fer... Ce sont les mêmes maximes partout applicables: — "Plus fait douceur que violence". — "Aide-toi, et le ciel t'aidera". — "Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose" — "Prudence est mère de sûreté".— etc., etc...

Notre inimitable La Fontaine ne vieillit pas: sur sa tombe, comme sur celle d'Homère, les siècles passent en admirant.

Il est le livre de chevet, le livre de la famille aussi bien que celui de l'école et l'avenir ne pourra qu'ajouter de nouvelles couronnes à celles qui ont déjà consacré sa gloire.

FLEUR DE LYS.

—Extrait de journal.

SAINT PATRICE

17 MARS

Immortel fondateur de la foi de l'Irlande,
Reçois ce chant, cet hymne, humble et modeste offrande
Louant ton Oeuvre illustre, et ta bénite main
Aux prix de nobles sueurs bâtissant ton saint temple
Nous voyons dans tes fils revivre ton exemple
Divin Patrice, nom qui les relie ensemble
Espoir de l'Irlandais, trace-lui son chemin.

XXX.

LA SAINT PATRICE

Disons-le, la nation irlandaise présente ce jour-là un spectacle unique et plein d'émotion. Ecrasée par la tyrannie la plus féroce et la plus inique, la noble Irlande a vu le sol de la patrie rougi du sang de ses enfants, elle les a vus dépouillés de tout, mourant de faim, demander asile à tous les climats.

Tout a changé sur la terre de l'Hibernie; la perfide Albion s'est emparée de ce qu'elle n'a pas voulu briser. Oui, tout a disparu, seule la vieille croix catholique, implantée sur le sol sacré de l'Irlande, par St. Patrick est encore debout... Il y a des siècles qu'elle brave épuénement la bigoterie saxonne, le sang des martyrs de l'Irlande, les larmes d'un million d'exilés, les derniers baisers des mourants lui ont communiqué une vigueur toujours nouvelle.

Bien des fois les persécuteurs ont répété au pauvre irlandais, sans faim et sans asile: tes montagnes sont belles, tes champs bien verdoyants le courant de tes lacs pur, le soleil de ton pays est radieux, bien garde tout cela, sois heureux, mais ôte cette croix de ta maison, foule-la à tes pieds, sois un des nôtres, et le pauvre enfant de la vieille Irlande baisait sa croix en souriant. Alors continuant, les tyrans, puisqu'il en est ainsi, tu vas quitter ta chaumière où tu es né, les os de tes pères; tu vas partir pour des contrées lointaines; l'exil voilà ton partage.

C'est bien répondait l'Irlandais, j'emporterai ma croix, la foi de St-Patrice et j'aurai tout.

C'est ainsi que le peuple martyr a quitté la terre aimée de sa verte Erin et qu'il a été choisi de Dieu pour arborer la croix dans toutes les parties du monde connu.

—Extrait de journal.

CORRESPONDANCES DE GRANDE SOEUR

A Roger Bontemps:

Le coeur est-il un embarras dans la vie?

Le coeur, un embarras dans la vie, non, mille fois non.

Diriez-vous que la raison est un embarras dans la vie?... Personne ne voudrait donner une réponse affirmative à cette question, parce que tous savent que la raison est cette faculté par laquelle l'homme aperçoit la convenance ou la disconvenance des idées, par laquelle il analyse et passe des vérités connues aux vérités inconnues, par laquelle enfin il est supérieur à l'animal.

Personne ne voudrait dire que la raison est un embarras et qu'il préfèrerait ne pas en avoir, au contraire chacun se vante de bien raisonner.

Cependant quand il s'agit du coeur, il en est autrement et plusieurs vont jusqu'à affirmer que cet organe est un embarras dans la vie.

Sûrement ceux-là n'ont pas encore réalisé que le coeur est au-dessus de la raison puisqu'il a des "raisons que la raison ne connaît pas."

J'essaierai de vous prouver cette pensée de Pascal et si je réussis, quel est celui qui trouvera embarrassante une faculté bien supérieure, à la raison elle-même, une faculté qui souvent nous aide à raisonner.

D'après l'expérience, notre raison et nos sens voient peu et nous trompent souvent. L'intelligence en se servant des moyens nécessaires, est capable d'atteindre la vérité dans l'ordre naturel, mais beaucoup de vérités dépassent nécessairement la portée, de notre raison. Ces vérités pour les connaître nécessitent quelque chose qui n'est pas basé sur le raisonnement et c'est la foi.

La foi par son principe, son objet et sa certitude est au-dessus de la raison et ne doit pas être corrigée par elle.

La foi nous enseigne en effet beaucoup de vérités, telles les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Présence réelle qui dépassent la raison mais ne la contredisent pas.

"La foi, dit ce que les sens ne "disent pas, mais non pas le con"traire de ce qu'ils voient. Elle est "au-dessus et non pas contre."

Mais-qu'est-ce donc que la foi? Philosophiquement, la foi est l'assentiment qué l'esprit au commandement de la volonté, donne à des vérités qui ne sont pas évidentes en soi et cela à cause de l'autorité de celui qui les manifeste.

D'après Pascal, "la foi est un don de Dieu, ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement.

Et Chateaubriand dans le Génie du Christianisme nous dit: "Si vous employez la foi à son véritable usage, si vous en faites l'oeil intellectuel par qui vous découvrez les merveilles de la Cité' Sainte et l'empire des existences réelles, si elle sert d'aile à votre âme, pour s'élever au-dessus des peines de la vie, vous reconnaîtrez que l'écriture n'a pas trop exalté cette vertu, lorsqu'elle a parlé des prodiges qu'on peut faire avec elle.

Foi céleste! Foi consolatrice! tu fais plus que transporter les montagnes, tu soulèves les poids accablants qui pèsent sur le coeur de l'homme."

Sans la foi, on ne peut vivre. Qui y a-t-il où la foi n'est point? Des miettes de moi, sous la table de la vie.

Entre la foi qui nie et la foi qui affirme, pour les âmes fortes il n'est pas de milieu. Entre Dieu et le néant, c'est un abime immense, dont le fond est unique, et qui offre de loin en loin des bords opposés à des étages divers où l'on va au fond, ou l'on se tient sur une de ces pointes. Les âmes nulles peuvent seules flotter dans le vide intermédiaire; et pour légères que soient ces plumes, elles finissent par s'accrocher aux bords, ou bien par tomber.

Pascal, qui sait le néant de toute philosophie, en donne le nom à cet abîme. Et ne pouvant vivre à moins d'une parfaite foi, il se fait tout à Dieu.

Mais la foi est la vérité sentie par le coeur.

Pascal nous prouve cette pensée en employant la langue de l'Ecriture et en particulier de St-Paul et nous dit que le coeur, en nous est la seule faculté qui ne nous trompe pas, parce que Dieu en frappant toutes nos puissances nous a laissé ce moyen d'entrer en communication avec lui.

C'est le coeur, qui atteint les idées premières, mouvement, temps, espace, unité, c'est lui qui peut seul, en toutes choses, connaître la vérité, il a ses raisons que la raison ne connaît pas, et son ordre qui lui est propre, c'est le coeur enfin qui sent Dieu, et l'on peut définir la foi: Dieu sensible au coeur.

Si l'on ne peut vivre sans cette foi et que cette foi est une vérité sentie par le coeur, le coeur n'est pas un embarras, mais une nécessité.

De plus nous pouvons conclure qu'il y a des vérités qui dépassent l'intelligence humaine, par conséquent au-dessus de la raison, et que seul la foi peut nous faire connaître.

Le coeur peut donc nous faire connaître des vérités au-dessus de la raison et que la raison ne peut connaître.

Le coeur a des raisons que la raison ne peut comprendre. Le coeur étant alors supérieur à la raison, ne disons aps qu'il est un embarras.

Si nous aimons à dire que avons la raison, soyons doubl mis beaucoup de coeur.

SPECTR

A Spectrol:

Bravo! Je vous félicite de bon travail dans lequel vous mis beaucoup de couer.

C'est avec le coeur que je l' relu et surtout compris.

Mais, tout le bon et le bie mon coeur a senti, ma raiso peut vous l'exprimer. Je me tente alors de vous inviter à de nouveau, avec tout votre coeur, nous intéresser par vos des philosophiques.

GRANDE SOEU

Docteur Adolphe Drouin

(DES HOPITAUX DE LONDRES, PARIS et LYON)

Spécialités:

Maladies des Yeux, Oreilles, Nez et Gorge

Consultation: 10 à midi, 2 à 5 p.m., 7 à 8 p.m.

TEL. RIDEAU 4789—RES. SHER. 3375.

95, RUE RIDEAU, OTTAWA

Chaussures Elégantes

CHEZ

Baker & Co.

63 rue Rideau, Ottawa

E. MILES

Articles de Coiffure

Perruques et crêmes pour acteurs, Teintures et Toniques pour les cheveux. Assortiment considérable de nouveaux peignes récemment arrivés de Londres et de Paris. Chambres réservées à la coiffure des dames. Voyez nos spécialités. Perruques de dames, toupets et perruques d'hommes. Toupets légers de Miles.

Le traitement Parker pour les cheveux est incomparable. Il comprend la brûlure, la rognure et le lavage des cheveux et l'application de tonique et de crême s'adoptant aux besoins immédiats du cuir chevelu.

COIFFEUR VICE-ROYAL A RIDEAU HALL DEPUIS 30 ANS

Par engagement: Tél. Queen 2246.

133, RUE SPARKS OTTAWA

FEUILLETON DU CANADIEN

Fiançailles Tragiques

Par CHARLES FOLËY

No 17.

Marie s'alarmait bien de l'accueil que feraient les deux pillards d'épaves à l'étranger forçant l'accès de leur repaire. Mais cependant là n'était pas sa plus grande inquiétude, car elle pensait que Paul pourrait se faire reconnaître. Reconnu, quel danger pouvait-il courir entre son père et sa mère, si dénaturés et dépravés qu'ils fussent? Sa crainte la plus vive était que le jeune homme, voulant couper au plus court sur la grève, ne se perdit dans les roches et ne se laissât surprendre par la marée montante.

A mesure que le temps s'écoulait, cette crainte devint une souffrance telle que Mlle Charmin jugea tout préférable à cette ignorance et à cette immobilité d'inertie.

En décision soudaine, évitant tout retard et tout bruit, elle se couvrit d'une cape dont elle rabattit le capuchon sur son front; puis elle escalada la balustrade de sa fenêtre et, s'agrippant aux lamelles des persiennes, adroitement, légèrement, effleurant à peine le mur et les feuillages qui le tapissaient, elle se laissa glisser jusqu'à la terre molle et détrempée.

Alors, peu soucieuse d'être épiée ou non, tant elle était certaine qu'on ne la rattraperait plus, elle courut à la barrière, enfila la ravine et gagna la plage.

La pluie tombait moins drue; le vent se calmait. La mer mugissait, mais très loin. Connaissant les ondulations de la dune, les accidents de la grève, la jeune fille se dirigea sans peine vers les ruines. Toute hésitation avait cessé.

La conviction qu'elle pouvait être utile à Paul la soutenait et elle avançait d'un pas vif et régulier.

Aux abords de la forteresse, cependant, une appréhension lui revint de la solitude impressionnante et du silence extraordinaire qui y régnaient. Paul était-il rentré dans le fort ou bien errait-il encore dans les rochers?

Les murailles ébréchées et croulantes étaient sourdes et muettes: aucun bruit, aucune lumière dans l'enceinte. Elle prêta l'oreille. La rumeur de la mer et du vent couvrait tout.

Ce fut une minute poignante où elle fut sur le point d'appeler dans la nuit, espérant que quelqu'un lui répondrait. Et, tout à coup, elle tressaillit. D'abord cachées par la masse des Mouettes-Noires, deux ombres venaient de surgir. Instinct, Marie se jeta par terre, se cacha dans les fougères et les hautes herbes mouillées. Les deux ombres avançaient rapidement, glissant à peine sur les algues visqueuses. Et Mlle Charmin devina plutôt qu'elle ne reconnut les deux Loupiau. Ils allaient passer près d'elle pour rentrer au fort. La femme, sur la dune, s'arrêta, se lamenta d'une voix épuisée:

—Ah! Bressol, je t'en prie, retournons aux Mouettes-Noires. Ça me glace le sang de penser que ce pauvre garçon en a encore pour un quart d'heure d'agonie avant que la mer ne le couvre.

L'homme, dans un jurement, lui ordonna de se taire et de marcher.

—T'es ivre, ajouta-t-il. C'est bien pour ça que tu fais tant de simagrées.

—Non, non, je ne suis plus ivre —gémit la femme.—Le regard de ce malheureux m'a dégrisée.

—C'est pas la première fois que tu jettes un corps à l'eau.

—C'étaient pas des vivants, Bressol, c'étaient des morts, des pauvres naufragés que la mer nous amenait et que nous lui rendions! Je savais bien que ces noyés-là neressentaient plus rien, ne pouvaient plus souffrir de rien. Ils n'avaient plus de regard. Mais le regard de celui-ci, Bressol, ah! si tu avais vu ce regard de prière et de supplication au travers de ses larmes!

—C'est ben temps de pleurnicher! Qui lui a mis le bâillon, c'est peut-être moi?

—A ce moment-là, Bressol, je savais plus que je faisais. J'avais bu de la roide: j'étais comme une folle!

Et comme elle se retournait pour aller vers la mer, perdant patience, le Loupiau lui saisit le poignet, la força de le devancer à bourrades dans les reins...

Marie était demeurée immobile. Elle n'avait pu tout entendre, mais ce qu'elle avait entendu lui suffisait. Même s'ils n'avaient pas parlé, elle eût deviné ce qu'ils venaient de faire. Elle avait clairement compris que Paul était encore vivant et que les Loupiau l'avaient laissé aux Mouettes-Noires.

Elle connaissait ces roches. Elle ne frémit pas d'horreur, elle n'eut ni geste, ni cri d'indignation. Le danger couru par son ami lui inspirait une prudence extraordinaire. Résolue à agir seule, elle attendit que les Loupiau eussent traversé la dune et disparu derrière les ruines. Sûre de n'être pas vue, elle se releva, pleine d'énergie, et courut à la grève. Puis elle réprima sa hâte, marcha avec précaution sur le rocher afin de ne pas tomber, consciente à présent que son salut et celui du jeune homme dépendaient d'un faux pas.

Sous l'aube à peine blême, une frange d'écume, plus près, dans des échancrures d'écueils, indiqua la marée montante.

Marie atteignit les Mouettes-Noires. Cela lui parut terriblement long et ce fut cependant très court. Sans vaguer longtemps, au pied même du récif surplombant le chenal, elle aperçut, étendu sur les algues, celui qu'elle cherchait. Elle se pencha, frémissante:

—M'sieur Paul, c'est moi, Marie Charmin. Répondez!

Aucune réponse. Le coeur de la jeune fille cessa de battre. Elle tomba à genoux et, penchée davantage, elle effleura de ses doigts caressants le visage, les joues glacées du jeune homme. Elle sentit le bâillon. Un gémissement d'horreur souleva la poitrine de Marie en même temps que ses mains tremblantes tâtaient les liens, en faisaient fuir les crabes et les bêtes gluantes.

Fiévreuse, éperdue, la pauvre enfant eut un instant ce cauchemar: Paul se mourait; elle ne pouvait dénouer les cordes; brisée de fatigue et d'émotion, elle n'avait plus la force de soulever le jeune homme, de le traîner jusqu'au sable; et la mer montait, fondait sur eux, les enveloppait, les submergeait ensemble.

Dans un roidissement d'énergie, elle laissa cette vision de folie et de vertige. Elle fouilla la poche du jeune homme, y laissa les clefs, saisit le canif. Au cri de joie qu'elle ne put retenir, le mourant tressaillit, ouvrit les yeux, parut sortir d'un songe. Et le visage de la jeune fille frôlait le visage du jeune homme; elle lui souriait. Tandis que ses mains fébriles coupaient les liens, elle lui répétait dans un délire de joie:

—C'est moi, Marie, je vous ai suivi, je suis arrivée à temps et vous êtes sauvé, comprenez-vous, sauvé!

Le bâillon arraché, les cordes coupées, à demi soulevé par le bras nerveux de la jeune fille, Paul retrouva son souffle dans une grande aspiration de délivrance. Il ne put que balbutier:

—Marie!... chère Marie!

Leurs joues s'effleurèrent, leurs lèvres se touchèrent, se joignirent dans un baiser donné d'un élan instinctif et passionné, baiser profond où la vaillante jeune fille essaya d'insuffler tout ce qu'elle avait de vie à cette poitrine haletante.

Peu après, les membres encore engourdis et le pas incertain, mais debout, aspirant l'air à pleins poumons, les yeux levés vers la lueur dorant la cime de coteaux comme vers une aube d'espérance nouvelle. Paul regagnait Rocmer, doucement appuyé sur l'épaule de Marie.

IX

Le lendemain matin, sous un ciel purifié de tout nuage, Marie et Paul se retrouvaient, à l'ombre légère des tamaris, sur la petite terrasse qui dominait la mer. Le jeune homme, après un repos encore entrecoupé de fièvre, venait de descendre au jardin où la jeune fille l'avait rejoint. Le front posé dans sa main dont une trace bleuâtre entourait encore le poignet, il murmurait entre ses dents serrées:

—Dire que de tels misérables sont mon père et ma mère!

Assise près de lui, sur le banc, Marie cherchait à le calmer de sa voix consolante:

—Ils étaient sous l'influence fiévreuse, hallucinante de l'alcool, monsieur Paul. Je vous assure que de sang-froid, ils n'auraient jamais accompli une telle action.

—Je voudrais le croire, soupira le jeune homme. Mais ils ont apporté tant de ruse et de lucidité à leur scélératesse que, dans mes souvenirs encore si nets, je leur refuse l'excuse de l'ivresse.

—Vous avez tort, dit Mlle Charmin avec une fermeté qui impressionna le jeune homme. Chez des gens habitués à boire, l'ivresse ne se traduit pas en gestes contradictoires et pleins d'incohérence. Elle surexcite bien plutôt le cerveau seul et concentre touts les facultés sur une idée fixe. Les gens agissent alors à la façon de certains fous, avec une grande apparence de sang-froid et de décision. Il n'en sont pas moins irresponsables.

Le raisonnement frappa Paul Bressol. Et, quoique Mlle Charmin ne fût pas aussi certaine de ce qu'elle avançait que l'indiquait l'assurance de sa voix, elle poursuivit pourtant avec plus de force encore:

—Si vous aviez pu, comme moi, entendre les paroles d'imploration que votre mère adressait à votre père en revenant vers les ruines, si vous aviez pu observer l'attitude embarrassée de celui-ci, vous ne douteriez plus que, leur ivresse à demi dissipe, ils n'aient éprouvé de grands remords.

—Oui, j'aurais voulu les entendre à cet instant... La moindre manifestation de repentir ou de regret m'aiderait à leur pardonner et me donnerait l'espoir d'une réhabilitation possible.

—Vous devez leur pardonner, fit la jeune fille en lui prenant la main. C'est moi qui vous le demande, moi qui eut le bonheur de vous sauver. Quant aux regrets et même au repentir, vos parents en auront de profonds et de terribles, dès qu'ils sauront que, dans leur démence, ils ont dépouillé leur fils!

—Dites qu'ils ont voulu le tuer!

—Quant à se réhabiliter, continua Mlle Charmin, ils y arriveront pour peu qu'on les y aide. La misère est mauvaise conseillère. Tirés de la pauvreté, éloignés du fort, de ce courant tentateur qui leur apporte les épaves du large, ils se dégageront des suggestions terribles de la rapine de la mer. Ils ne sont pas les seuls à la subir.

—Mais cette nuit... Oh! cette nuit d'angoisse et d'épouvante, Marie, l'oublierai-je jamais?

(A suivre)

Cartes d

LE DE THE
LA SALLE DE THE
"THE JULIANNA"
Dimanches et Thé d'après-midi
Pour les parties d'amateurs de Skis et de Glissoires. Salles gratuites pour Bridge.
471 RUE SOMERSET
Tél. Queen 837

XIDERMISTE
POISSONS DORES
Serins chanteurs importés. Le meilleur exhibit de serins aux expositions de 1921-1922-1923
W. J. DICKSON
178½ RUE BANK
Tél. Queen 8088

LLIER
ARRETEZ—VOYEZ
Faites réparer vos HARNAIS chez
CHESTER & CO.
1249 RUE BANK

ULEUR A L'HUILE
G. F. QUADDY
Poseur du fameux Brûleur à l'Huile Aitkens.
Manufacturé à Ottawa et en opération avec grand succès au Théâtre Impérial et dans des centaines de résidences et magasins.
17 AVE CARON, HULL, P.Q.
Tél. S. 1445-F

RULEUR A L'HUILE
AVEZ-VOUS VU ?
Le Brûleur à l'Huile le plus efficace sur le marché. Si non venez au
No 318 RUE BANK
et votre problème de chauffage sera résoud une fois pour toutes.
Tél. Queen 1970

HAUFFAGE
F. TELMOSSE CO.
BOIS SEC
Toutes sortes de Bois Coupé ou non.
Au voyage ou à la corde.
29 RUE AUGUSTA
Tél. R. 3931

TRES
HORWOOD GLASS CO.
402 RUE BANK
Tél. Q. 1521
Notre spécialité: Miroirs, Vitre biseautée, dessus en vitre, vitre d'autos, dans le plomb, de fantaisie, en feuille. Miroirs remis à neuf.

Abonnez-vous

MANGE

La mélasse pure es
le blé intégral et le
saire au bien-être
Les experts en scie
pure et l'incluent
commandent.

Mais il f
Pur

Il est universellem
Barbade, et la me
cédanés, mélanges
CHOIX qu'on trou
Vous tenez nature
la véritable MEL
succédané ou imita

Barbados Mo